

Dossier d'accompagnement
de la conférence / concert
du jeudi 25 octobre 2012
programmée en partenariat
avec l'Aire Libre
dans le cadre du



Programme d'éducation artistique et culturelle de l'ATM.

Conférence-concert
"LA POP"

Conférence de **Pascal Bussy**
Concert de **Pegase**

Raconter et analyser la pop, c'est s'immerger dans un univers musical où les refrains entêtants sont rois et où les mélodies possèdent une évidence qui s'impose, parfois jusqu'à l'hypnose...

Au cours de cette conférence, nous évoquerons d'abord l'avènement de ce genre au milieu des années soixante, en Angleterre et aux États-Unis mais aussi en France et ailleurs, et ses multiples sources, le rock bien sûr et également la "grande variété" et certaines formes de chansons. Nous définirons le sens des appellations "pop music", "musique populaire", tout comme celui de Pop art.

Puis, après avoir distingué ses caractéristiques (l'insouciance, son côté éphémère mais aussi... éternel, son rapport à la mode, l'influence sur elle de la technologie, etc.), nous montrerons que cette famille essentielle du rock est aussi une musique plurielle, composée de multiples courants comme l'"indie pop", l'"avant-pop", la "britpop" ou encore la "dream pop", et qui a su s'enrichir d'autres styles tels le jazz, l'électro, la "dance" et le rap, sans oublier des arrangements parfois sophistiqués et des orchestrations héritées de la musique classique. Enfin, nous découvrirons que sous l'aspect formaté de la pop, avec son mélange d'apparente facilité et de perfection – qui d'ailleurs ne rime pas toujours avec succès commercial –, se cachent souvent des audaces musicales et des instantanés d'une époque et d'un contexte culturel et social spécifique.

"Une source d'informations qui fixe les connaissances
et doit permettre au lecteur mélomane de reprendre
le fil de la recherche si il le désire"

Dossier réalisé en octobre 2012 par Pascal Bussy
(Atelier des Musiques Actuelles).

Afin de compléter la lecture de ce dossier, n'hésitez pas à consulter les dossiers d'accompagnement des précédentes conférences-concerts ainsi que les "Bases de données" consacrées aux éditions 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010 et 2011 des Trans, tous en téléchargement gratuit sur www.jeudelouie.com

1 - Réalités et ambiguïtés du mot "pop"



Bien que le dossier que vous avez entre les mains soit environ le quarantième que nous réalisons dans le cadre du Jeu de l'ouïe, il a certainement été, ainsi que la conférence qu'il accompagne, le plus difficile à réaliser.

Pourquoi ? Tout simplement parce que le terme "pop" est à la fois l'abréviation de l'anglais "pop music" et du français "musique pop", deux expressions qui ne veulent pas dire la même chose. De même que, comme nous le verrons plus tard, ce que l'on appelle "pop culture" en anglais n'est pas dans notre langue la "culture pop" mais la "culture de masse", tandis que notre "musique populaire" n'est pas non plus la "pop music"...

Et puis, une fois ce préambule linguistique posé, nous devons souligner le caractère pluriel du terme "pop". Si une esthétique quelle qu'elle soit n'a jamais exactement le même périmètre suivant celui qui en parle, c'est encore plus complexe avec la pop car il y a en effet... deux "pop". La première a à voir avec ce que l'on appelle souvent la variété internationale ou la variété rock et désigne un très large ensemble de courants pouvant inclure des musiques de différents styles, mais toutes très populaires et assumant une certaine volonté de réussite commerciale ; la seconde est une famille musicale à part entière qui, comme le rock, le rap ou encore le jazz, rassemble des œuvres et des artistes très différents dans leur ambition, leur créativité et... leur (chance de) succès. Si l'on ajoute à cela le fait que chacune de ces deux "pop" peut se marier à son tour avec d'autres genres, comme l'électro, la chanson ou le rap, et qu'il n'y a pas a priori d'un côté la bonne musique et de l'autre la mauvaise, voilà une variante supplémentaire dans l'écheveau que nous allons tenter de démêler, et nous sommes assez loin de l'apparente légèreté et de la facilité qui semblent se refléter dans le mot pop...

Nous avons choisi de traiter ici de ces deux dimensions du mot "pop". Sans arrêt, leurs chemins se croisent, parfois même se rejoignent. Régulièrement, nous reviendrons sur cet aspect duel, et comme nous ne sommes pas dans une science exacte, nous n'affirmons pas ici avoir effectué le tour de la question... Si la pop s'est aujourd'hui largement émancipée du berceau de ses origines, elle est aussi faite de composantes multiples et conserve parfois un côté insaisissable. Certains affirment même qu'il est souvent plus facile de dire ce qui n'est pas pop (comme Led Zeppelin ou les Rolling Stones, et ce n'est d'ailleurs pas totalement vrai pour ces derniers qui ont eu leur période pop...) que de dire avec une certitude absolue ce qui l'est.

Par ailleurs, ces deux musiques pop possèdent en commun un aspect d'immédiateté, sont en général "bien faites" et peuvent être d'un degré de qualité reconnu par tous de manière objective, mais le fait que certaines soient résolument destinées à un large marché et que d'autres semblent, à tort ou à raison, cultiver la confidentialité, participe à ce brouillage des pistes que nous tenterons d'éviter.

On pourrait sans doute trouver un ensemble de morceaux qui formeraient une sorte de "plus petit dénominateur commun de la pop", et encore il ne serait pas le même pour tous les mélomanes de tous les pays. Puisque nous raisonnons depuis l'hexagone, il pourrait pour un Français regrouper "Penny Lane" des Beatles, "Sunny Afternoon" des Kinks, "Initials B.B." de Serge Gainsbourg, "Happy Together" des Turtles, autant de titres imparables qui portent en eux un peu de la quintessence de cette pop music à la fois omniprésente, si familière mais aussi tellement mystérieuse. Mais attention, il pourrait y avoir de multiples variantes qui dépendent aussi des connaissances de chacun, de Supertramp à Split Enz, de Depeche Mode à Michel Polnareff, sans oublier Dusty Springfield, Abba et The Divine Comedy.

Enfin, précisons que ce dossier n'est pas une liste de tous les créateurs de la pop, mais bien une réflexion sur l'histoire de cette musique, ou plutôt de ces

En anglais, le mot "pop" est d'abord associé à l'univers des sodas, ces "soft drinks" qui ont fait leur apparition à l'échelle industrielle dès le tout début du vingtième siècle aux Etats-Unis. Lorsqu'on ouvrait une bouteille cela faisait un petit bruit proche de "pop", et le terme, proche de l'onomatopée, est devenu un synonyme argotique familier de "soft drink" et de "soda" - on disait aussi "soda pop". Plus tard, il fera partie de l'expression "pop culture" (voir le chapitre 4), du nom du mouvement artistique le "Pop art" (voir le même chapitre), et bien sûr de celui de la "pop music" qui nous occupe ici.

En France, le concept de "musiques populaires" s'oppose institutionnellement à celui de "musiques savantes" et il regroupe les genres qui s'adressent à un large public. On y trouve donc une certaine catégorie de chanson, le rock, la pop (parfois sous ses deux formes), le rap, le reggae et certaines musiques traditionnelles comme le musette.

musiques donc, et qui entend décrire aussi la façon dont elles s'inscrivent dans les musiques d'aujourd'hui.

Mais avant de pénétrer dans les labyrinthes de la pop, nous allons, pour mieux comprendre son identité multiforme, détailler ses origines multiples.

2 - Origines et racines de la pop



Avant même que le mot pop existe, son ferment s'est forgé au cœur de trois esthétiques principales, qui vont être évoquées chronologiquement. Si leur point commun est bien un caractère "populaire", chacune s'adresse à des publics spécifiques, qui peuvent d'ailleurs à un moment se recouper.

2.1 - La chanson

Avec ses sources qui remontent au moins jusqu'au Moyen Âge, la chanson est la plus ancienne forme de musique populaire. Toutes les chansons qui font mouche, qu'elles soient très anciennes et anonymes, réalistes ou modernes, engagées ou non, qu'elles soient de style country, rhythm'n'blues, jazz, rock'n'roll, ou qu'il s'agisse même d'un air d'opéra, toutes obéissent à cette même règle d'or : l'agencement de couplets et d'un refrain, une mélodie dont on se souviendra et qui puisse se siffloter, construite sur une charpente rythmique, et un arrangement qui en constituera la dramaturgie et qui participera à l'effet ressenti par l'auditeur. La pop obéit sans doute plus à cette règle encore que d'autres genres.

Les bonnes chansons proviennent de... tous les pays où elles font partie du paysage culturel : les États-Unis, l'Angleterre, la France, l'Italie, le Brésil... Elles sont l'une des bases incontournables de la pop, et on parle bien sûr de "pop song", de "chanson pop".

Les reprises, quand le "repeneur" est talentueux et provient d'un tout autre univers musical que le créateur d'origine, fournissent régulièrement la preuve qu'une chanson est bonne. L'Américain Jeff Buckley chantant en anglais "L'hymne à l'amour" et "Je n'en connais pas la fin" qui appartiennent au répertoire d'Édith Piaf, ou l'Australien Mick Harvey consacrant deux albums à traduire en mots et en musique des morceaux de Serge Gainsbourg prouvent qu'il s'agit définitivement d'excellentes chansons.

2.2 - La "grande variété"

Ce genre est avant tout américain et transversal. Il touche à la chanson, au jazz, à la comédie musicale et à la musique "légère". Culminant dans les années cinquante et soixante, il a longtemps été considéré avec condescendance (on pointait du doigt son côté "facile", ses arrangements parfois sirupeux...), avant d'être pleinement réhabilité à la fin du siècle dernier. Ses représentants ont souvent des carrières parallèles et sont chanteurs mais aussi acteurs, comme ce pittoresque "Rat Pack" dont font partie Dean Martin, Sammy Davis, Jr. et Frank Sinatra qui est la figure centrale de ce style.

D'abord chanteur de jazz puis crooner, un mot que l'on pourrait traduire par "chanteur de charme", Sinatra est surnommé "The Voice" ("La Voix") et il a travaillé avec nombre de chefs d'orchestre et arrangeurs qui sont aussi de talentueux "metteurs en son" de ces chansons élaborées : citons Nelson Riddle, Quincy Jones, Don Costa, Johnny Mandel et Neal Hefti. Le spectre de son "catalogue" est extrêmement étendu puisqu'il va du jazz "swing" à la chanson "internationale" (voir sa version de "My Way" qui est la reprise du "Comme d'habitude" de Claude François) en passant par les grands standards américains et de somptueuses incursions dans la bossa nova avec le Brésilien Antonio Carlos Jobim.

L'un des corpus les plus impressionnants de "grande variété" est celui des compositions de l'Américain Burt Bacharach. Avec son compatriote le parolier Hal David, il a forgé nombre de thèmes éternels qui sont l'un des trésors musicaux du vingtième siècle et dans lequel, c'est un fait notable, les deux "pop" peuvent parfois se retrouver. Par exemple, le "Walk On By" de Dionne Warwick (1964) est à la fois un énorme succès international et un bijou de pop parfaite et "classieuse", et il n'est pas étonnant que la chanson été reprise de

Je cherche [dans mes chansons] à retrouver une intensité, comme lorsqu'on écoute Piaf, Brel ou les Doors sans comprendre les paroles.

Mathieu Peudupin dit Lescop, chanteur et auteur-compositeur français né à La Rochelle en 1979.

Les chansons des musiques de film des "James Bond" nous permettent de dresser un panorama exemplaire d'une certaine "grande variété" qui, en étant au fil des années de plus en plus en phase avec le son du moment, répond à un cahier des charges très précis qui passe par un sens de la dramaturgie et une production très "classe". Sans les énumérer tous, il est évident que les morceaux chantés par Matt Munro ("Bons baisers de Russie", 1963), Shirley Bassey (elle en fit plusieurs mais le plus connu est "Goldfinger", 1964), Tom Jones ("Opération Tonnerre", 1965), Nancy Sinatra ("On ne vit que deux fois", 1967), Paul Mc Cartney ("Vivre et laisser mourir", 1973), Duran Duran ("Dangereusement vôtre", 1985), jusqu'à Adèle aujourd'hui ("Skyfall", 2012), sont aussi de grands moments de pop internationale qui sont dans la plupart des cas signés et arrangés par John Barry.

multiplés fois, par exemple par Isaac Hayes en 1969 et par les Stranglers dix ans plus tard.

Il n'y a pas une "grande variété" mais plusieurs... "Diana", le tube incontournable du crooner canadien Paul Anka en 1957, en fait partie, tout comme le "What's New Pussycat ?" de l'Anglais Tom Jones (1965, écrit d'ailleurs par le duo David – Bacharach...). Mais on peut y rattacher aussi les premiers morceaux du duo américain The Everly Brothers qui marient à la fin des années cinquante la country de leur Kentucky natal avec un rock'n'roll émergent, et nombre de titres de la carrière de Ray Charles, qui par ailleurs est à la même époque un pionnier du rhythm'n'blues et brouille déjà les étiquettes entre blues, soul, rock et country...

Enfin, n'oublions pas d'évoquer les musiques de films et leurs arrangements qui font souvent appel à des grands orchestres (voir les célèbres bandes originales de la série des "James Bond", et des compositeurs tels l'Anglais John Barry), qui forment un genre musical hybride, satellite de cette "grande variété", et dont on retrouvera plus tard l'influence dans certains courants bien spécifiques de la pop moderne où le raffinement et le baroque sont de mise.

2.3 - Le rock

Alain Bashung comparait l'apparition du rock'n'roll à une "bombe atomique". Une image forte qui décrit plutôt bien le fait que cette musique neuve et jeune a, dès le début des années cinquante, tout bouleversé. Le rock a pénétré la musique populaire américaine grâce à Elvis Presley, Ike Turner, Bill Haley et quelques autres jusqu'à en devenir l'élément principal, puis toutes les scènes régionales et nationales du monde, et notamment bien sûr la chanson (en France et partout ailleurs)

Le rock est l'une des sources de la pop, car il lui donne son côté "urgent" et surtout son efficacité ; en trois minutes, le climat doit être installé, le refrain doit avoir prouvé son potentiel, tout doit être dit... Si l'auditeur reçoit une décharge émotionnelle, et encore mieux s'il devient "accro", il s'agit alors d'une chanson réussie, une équation qui se vérifie avec le rock comme plus tard pour la pop.

À cet égard, les pionniers américains du rock sont les premiers maîtres de cet art de la chanson qui passe souvent par la ballade, voir "Only The Lonely" et "Pretty Woman" de Roy Orbison au début des années soixante.

Si le rock est un détonateur, la pop en est l'un des fruits les plus aboutis, et à vrai dire il est difficile d'imaginer son éclosion sans toutes les fondations qu'il a largement contribué à bâtir. Non seulement il lui a permis d'exister mais il lui a montré que la création rime aussi avec ouverture et liberté.

Enregistrées en 1967 et 1969, les sessions de Frank Sinatra et Antonio Carlos Jobim représentent une vingtaine de morceaux qui sont d'origine brésilienne (composés par Jobim principalement) et américaine (Cole Porter, Irving Berlin, etc.). Réalisées avec la complicité de trois brillants arrangeurs (Claus Ogerman, Don Costa et Eumir Deodato), on les trouve sous forme d'un ou deux albums que l'on retrouve régulièrement cités dans leurs disques préférés par des créateurs pop particulièrement délicats.

Nombre de stars du rock et de la pop vont régulièrement se ressourcer dans les grands répertoires historiques. Ne serait-ce qu'en 2012, Paul McCartney (quarante ans après Ringo Starr et son "Sentimental Journey" qui obéissait au même concept) reprend dans "Kisses On The Bottom" une quinzaine de standards américains dont "Bye Bye Blackbird" et "It's Only A Paper Moon" ; et Iggy Pop, avec "Après", se concentre de manière inattendue sur des chansons françaises comme "La javanaise" de Serge Gainsbourg, "Et si tu n'existais pas" de Joe Dassin, et "Syracuse" d'Henri Salvador.

3 - L'avènement de la pop



3.1 - Etats-Unis et Angleterre

Au milieu des années soixante, grâce aux Beatles en Angleterre qui sont les premiers à utiliser le studio non seulement comme un lieu d'enregistrement mais comme un espace de création, et de l'autre côté de l'Atlantique les Beach Boys de Brian Wilson, la pop music voit son esthétique codifiée. Ses caractéristiques en sont une grande richesse mélodique, mais aussi une finition élaborée de ses arrangements et de sa production. L'aîné des frères Wilson n'affirmait-il pas que "Smile", son chef-d'œuvre mis en chantier en 1966 mais qui ne verra le jour qu'en... 2004, est "une symphonie pop adolescente adressée à Dieu", et qu'"il y a dedans du Bach et du Gershwin" ?

Aux Etats-Unis, cette approche détonne avec la grande variété de l'époque, et même la scène californienne d'inspiration hippie qui est incarnée par The Mamas & The Papas dont l'un des proches, Scott McKenzie, a publié en 1966 le hit mondial "San Francisco (Be sure to wear flowers in your hair)", hymne de la génération "flower power".

Mais c'est en Angleterre que s'établissent les canons du son pop. Il faut se replacer dans le contexte explosif du milieu musical vers 1965. La sonorité même de musiques populaires, le rock en tête, est en train de basculer vers de nouveaux modèles, à la fois par les techniques d'enregistrement qui évoluent et par l'esprit libertaire qui souffle dans la jeunesse.

Du côté de la pop grand public, le travail de Tony Hatch, souvent surnommé le "Burt Bacharach anglais", permet de se rendre compte d'un son en train de muer, passant d'une musique vieillotte et aseptisée aux nouveaux rythmes électriques qui se teintent même de psychédéisme à la fin de la décennie. Parmi les faits d'armes de Hatch, qui est à la fois auteur-compositeur, arrangeur et producteur, notons les grands succès de Petula Clark comme "Downtown", "Joanna" de Scott Walker, "Sugar & Spice" des Searchers – on lui doit en outre nombre de morceaux d'artistes et de groupes dont la notoriété n'a pas dépassé les frontières du Royaume Uni.

Quant à la pop en tant que famille musicale à part entière, son acte de naissance est le "Rubber Soul" des Beatles, en 1965, qui ouvre un champ instrumental, une science de la production et une approche du studio que l'on devine déjà sans limites. L'impression se confirmera avec "Revolver" (1966) et "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band" (1967), deux albums qui doivent aussi beaucoup au producteur George Martin, de culture classique et qui accompagne les quatre musiciens en les aidant à accomplir leurs fantasmes musicaux : inclusion d'instruments extra-européens dans leur musique, expérimentations inspirées de la musique contemporaine avec trucages et bandes à l'envers à la clef, tout cela étant complètement en phase avec le psychédéisme qui est en train d'apparaître. "Sgt. Pepper's", il faut le rappeler, a été enregistré sur une période de cinq mois, de novembre 1966 à avril 1967, avec 129 jours de travail effectif...

Après cette explosion, l'Angleterre, nous le verrons dans les pages qui suivent, sera le principal pays où la pop continuera à se penser et à se fabriquer, et restera tout naturellement celui où on trouve ses plus belles pépites.

Né outre-Manche et outre-Atlantique, le mot pop va connaître une vogue étonnante, devenant même une culture au sens large du terme. La jeunesse de ces deux pays, et petit à petit le monde entier, est en prise directe avec quelque chose de nouveau, un mouvement impalpable dont l'élément central est la musique, avec tous ses à-côtés : les disques bien sûr mais aussi les concerts, les festivals (même si leurs affiches étaient plus rock, folk et même soul que pop, on désignait les désormais légendaires rassemblements de Woodstock, Monterey et de l'île de Wight comme "festivals pop), et toute une imagerie qui

passer par les pochettes de disques, les affiches de concerts, la mode et des façons de se vêtir, un embryon de philosophie aux couleurs utopiques et mystiques, le “flower power”, le psychédéisme, et même pour certains des habitudes de vie (le refus des systèmes dominants et le retour à la nature).

3.2 - Pop à la française

En France aussi, les deux familles pop cohabitent. Dès la fin des années soixante, une certaine couleur pop s’immisce dans la “variété française” et quelques chanteurs reprennent à leur compte les échos des révolutions culturelles américaine et anglaise. Dès 1967, Johnny Hallyday chante la version française du “San Francisco” de Scott McKenzie, et Michel Delpech se tourne vers l’Angleterre, avec en 1969 son “Wight is Wight” en référence au festival anglais où se sont produits l’été précédent les Who, Bob Dylan et les Moody Blues, et l’année suivante la ballade “Paul chantait “Yesterday”” en hommage à Paul McCartney et aux Beatles. Une dizaine d’années plus tard, Laurent Voulzy avec son “Rockcollection” offre à la pop anglo-américaine l’un de ses plus beaux hommages qui lui ait sans doute jamais été rendu sur le terrain de la pop grand public depuis un autre pays.

L’esprit de la pop intègre aussi au même moment l’univers de créateurs à part, chanteurs auteurs compositeurs et personnages singuliers. Michel Polnareff invente des chansons folk pop aux très belles mélodies (“Âme caline”) et des morceaux inclassables aux fragrances baroques (“Le bal des Laze”), tandis que Gérard Manset forge avec “La mort d’Orion” l’un des tout premiers albums-concept français, décrit par la critique comme un “oratorio rock symphonique” et que Christophe est le pionnier d’une pop poétique et onirique. Tous trois, même si ils en sont à la marge, font partie de la génération dite de “Salut Les Copains” qui regroupait le mouvement “yé-yé”, étonnante rencontre entre influences rock et pop anglo-américaines et musique populaire hexagonale. Sur la fameuse “photo du siècle” de 1966 prise par Jean-Marie Périer, on voit Johnny Hallyday, “l’idole des jeunes”, debout, et à ses côtés Antoine, Claude François, Richard Anthony, Françoise Hardy, et beaucoup d’autres dont Christophe.

On y voit aussi Serge Gainsbourg, qui domine la scène et évolue même dans les deux courants de la pop ! En 1965, il s’offre le luxe de donner à France Gall, l’une des égéries des “yé-yé” justement, “Poupée de cire, poupée de son” qui lui fait gagner le concours de l’Eurovision, et il écrit “Qui est “in”, qui est “out”” qui signe ses propres débuts de chanteur à succès dans une pop de haut niveau. L’invention par Gainsbourg de la pop française passe par son écriture (il invente un langage moderne à base de poésie, de contraintes verbales, d’anglicismes, de jeux de mots et d’onomatopées), son art de la composition très “cinématographique”, et les arrangeurs dont il a l’intelligence de s’entourer (Arthur Greenslade et David Withaker à Londres, Michel Colombier et Jean-Claude Vannier à Paris) et qui habillent ses idées.

Capable d’écrire des morceaux d’une efficacité redoutable qui annexent en les francisant les couleurs du “swinging London”, Gainsbourg, qui a à cette époque un pied à Paris et l’autre à Londres, invente aussi une nouvelle esthétique musicale avec “Histoire de Melody Nelson”, un album-clef qui se présente comme un opéra de poche (la version originale dure moins de trente minutes), avec une intrigue inspirée par le “Lolita” de Nabokov et dont la musique est empreinte d’un minimalisme aux effets saisissants. Quarante ans après sa sortie, il est logique que l’“Histoire de Melody Nelson”, qui marque aussi les débuts de Jane Birkin, fascine toujours nombre d’artistes, français bien sûr mais aussi américains et anglais comme Beck et Brian Molko de Placebo ; bien avant la pop orchestrale de The Divine Comedy et le savoir-faire des meilleurs représentants de l’“indie” et de la “britpop”, Gainsbourg en avait compris les principaux secrets.

Pour Melody Nelson, l’idée principale était celle de l’économie de moyens, d’une épure de l’écriture. (...) Tout est affaire de rareté : si l’on ne joue pas toujours fort et pas tout le temps, si l’on ne joue que les notes nécessaires, la musique n’en est que plus éloquente.

Jean-Claude Vannier, auteur-compositeur et arrangeur français, né en 1943 à Bécon-les-Bruyères.

Les créateurs de pop hexagonale ont tous été confrontés au problème de la langue. “L’anglais, ça sonne”, expliquait Vanessa Paradis, “on peut faire passer des émotions sans être forcément brillant.” Mais parmi les principaux architectes pop des années quatre-vingt, qu’il s’agisse d’ Étienne Daho influencé par quelques grandes figures comme Nico et Marianne Faithfull, de la scène new-wave où se distinguèrent Elli & Jacno et Lio après Marie et les Garçons, ou encore des groupes tels Les Valentins (avec Édith Fambuena), Les Objets (avec Ignatus) et Les Innocents (avec J.P. Nataf), tous ont choisi de chanter en français, l’anglais étant davantage la langue des groupes rock.

En France, le mot “pop” a eu une résonance particulière, non seulement sur les artistes et le public, mais aussi sur les medias qui étaient les vecteurs de cette musique et de cette culture. Après un premier journal, le bi-mensuel “Le Pop” à la toute fin des années soixante, l’hebdomadaire “Pop Music” voit le jour en avril 1970 et devient “Pop Music Superhebd” un an plus tard puis “Maxipop – Pop Music” en 1973, au moment où paraît à son tour “Pop 2000”. À la même époque, l’émission de télévision “Pop 2”, présentée par Patrice Blanc-Francard, existe de 1970 à 1973, alors que sur les ondes de France Inter, José Artur présente son émission “Le Pop club” dès 1965, qui offrira pendant quarante ans un panorama de la vie culturelle, et où la musique, et notamment la pop – et le rock – seront toujours représentés.

3.3 - De multiples scènes pop

Principalement grâce aux voyages et à la radio, le phénomène pop a fait tâche d’huile dans de nombreux pays, enrichissant beaucoup de scènes locales pendant les années soixante-dix. Seulement, pour de multiples raisons qui vont du manque d’intérêt à des motifs politiques (coups d’état, frontières soudainement fermées, etc.), elles ne sont jamais parvenues jusqu’à nous ; pour un Aphrodite’s Child (un trio grec) qui a durablement marqué les esprits avec son “Rain and Tears” (inspiré du “Canon” de Pachelbel) en 1968, combien de groupes dont nous n’avons jamais entendu parler... ?

Aujourd’hui, grâce à des labels curieux comme Now Again ou Sublime Frequencies, on peut ainsi (re)découvrir la pop du Cambodge, de Thaïlande, ou d’Iran, pour ne citer que ces pays. Par exemple, quarante ans plus tard, les amateurs ont pu faire la connaissance de Kouros Yaghmaei, une pop star iranienne qui eu un très grand succès là-bas juste avant l’instauration de la république islamique, et qui mêlait ambiances pop et soul sur fonds de psychédéisme illuminés par un santour et une guitare électrique. Il existe ainsi une multitude de trésors disparus qui sont ainsi peu à peu exhumés.

Il est impossible de parler ici des scènes pop du monde entier, mais attardons-nous sur deux exemples symboliques. D’abord, les Pays-Bas, un petit état culturellement très influencé par la culture anglo-saxonne et qui plus est, tout près de l’Angleterre, qui possède une scène pop singulière que l’on connaît mal. Les deux groupes emblématiques, tout deux nés pendant les années soixante-dix et encore en activité, sont Gruppo Sportivo, marqué par un style de chansons pulsées et très enlevées, et les Nits, familiers d’un univers pop très harmonieux qui doit aux Beatles et aux Kinks.

Quant au Brésil, c’est un très grand pays où la pop grand public est représentée par la “M.P.B.” ou “música popular brasileira” (la musique populaire brésilienne) qui se situe dans le prolongement direct de la bossa nova de João Gilberto et Antonio Carlos Jobim, avec en plus une volonté protestataire inspirée du rock et du folk américains. Elle est portée par Chico Buarque, Elis Regina, Gilberto Gil, Caetano Veloso, et elle sert aujourd’hui à décrire une myriade de courants, jusqu’à Lenine et Carlinhos Brown. Quant à l’“autre pop”, on la trouve chez les tenants du mouvement tropicaliste, un style miroir de la pop anglaise apparu à la fin des années soixante et qui était une réaction à la dictature militaire de l’époque. Les artistes fétiches de ce mouvement sont le multi-instrumentiste

Le français peut “sonner” ; ça n’est pas toujours facile, ça demande du travail, mais c’est possible. Pour nous en tout cas, chanter en français était évident. Il n’était pas question d’imiter nos “modèles” musicaux anglo-saxons, mais de s’en inspirer pour trouver notre propre personnalité. Pour simplifier, on disait souvent qu’on essayait de marier les Smiths et Gainsbourg.

Jérôme Rousseaux alias “Ignatus”, chanteur, auteur-compositeur et producteur français né le 18 janvier 1960 à Paris.

Quand j’ai vécu à Londres j’ai été influencé par la pop anglaise. Les concerts de rock et de pop music auxquels j’ai assisté m’ont servi à démystifier les productions des pays dits industrialisés, et aussi à me familiariser avec les nouveautés de la technique.

Caetano Veloso, auteur-compositeur et chanteur brésilien, né en 1942 dans l’état de Bahia.

Les couleurs de la pop se glissent aussi dans l’avant-garde allemande des années soixante-dix. Amon Düül II en imbibe les refrains de “Vive la Trance”, Can la détourne dans ces morceaux courts très rythmés dont le groupe a le secret (voir “Moonshake”), même le trio Harmonia s’en inspire dans les ambiances feutrées de sa musique électronique instrumentale.

Tom Zé et le groupe Os Mutantes, et on trouve dans leur musique un mélange détonant de rock, de musiques traditionnelles du Nordeste, et une grande influence du psychédéisme anglo-américain.

4 - Pop et “culture de masse”



Clarifions le titre de ce chapitre qui nous ramène à une autre dualité du mot “pop”. L’expression “pop culture”, abréviation de “popular culture” et équivalent en anglais de notre “culture de masse”, rend compte d’un phénomène dont l’origine remonte à la seconde moitié du dix-neuvième siècle et qui se poursuit jusqu’à aujourd’hui. La “culture de masse” est l’ensemble que forment toutes les industries culturelles (musique, mais aussi littérature et cinéma) et des médias (les “mass media” que sont la presse, la radio, la télévision, et désormais internet) qui concourent à établir la culture du plus grand nombre, la “masse” celle-ci s’opposant totalement ou partiellement à la culture populaire (le mot français n’a donc pas le même sens que son faux ami anglais) et à la culture dite de l’élite.

Le sujet est passionnant mais semé d’embûches. Les populations et les champs artistiques ne sont pas imperméables, pas plus que les créateurs ne travaillent dans une bulle coupée du monde. Tout a donc tendance à se mélanger. À cet égard, le cas du Pop art est d’autant plus symbolique qu’il recoupe en partie le vaste terrain de la musique pop. Mouvement artistique né en Angleterre au milieu des années cinquante, il est d’abord porté par des peintres comme Richard Hamilton et Eduardo Paolozzi qui s’inscrivent dans l’héritage des surréalistes français, Marcel Duchamp en tête. Au début des années soixante, le “pop art” américain voit le jour, à travers ses principaux représentants qui sont Andy Warhol, Roy Lichtenstein et Robert Rauschenberg.

Pour les tenants du Pop art, l’art est un produit de consommation comme un autre, sa production s’inscrit dans une logique industrielle, et les artistes puisent dans la modernité du monde qui les entoure : images inspirées des magazines, couleurs vives qui ressemblent à celles des panneaux publicitaires, jusqu’aux sujets des œuvres qui sont des objets de tous les jours. Avec ses fameuses séries qui mettent en scène une boîte de Campbell’s Soup ou une bouteille de Coca-Cola, Warhol est celui qui pousse l’idée le plus loin, brouillant les cartes jusqu’à faire rentrer ses lithographies et ses sérigraphies “people” (Marylin Monroe, le personnage de Mickey de Walt Disney mais aussi Mick Jagger...) dans les plus grands musées du monde et chez les collectionneurs milliardaires.

Andy Warhol inscrira son nom dans l’histoire de la musique en produisant et en lançant le Velvet Underground au milieu des années soixante, mais si le groupe a au départ été pensé comme un produit, il s’avère que nous sommes là complètement à l’opposé de la “pop culture”. Le vrai “produit pop” de l’époque, qui s’inscrit dans une stratégie de “culture de masse”, ce sont les Monkees, un groupe monté de toutes pièces en 1966 à Los Angeles pour les besoins d’une série télévisée, et qui préfigure d’ailleurs les “boys bands” des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.

Il n’empêche, le Pop art par son approche se situe dans son temps et préfigure le côté industriel et celui d’objet consommable d’une grande partie de la “pop music”, avec ses morceaux parfois duplicables à l’infini et la simplicité du message qu’il entend propager. Et si Warhol a surtout conçu des pochettes pour des artistes de rock et de jazz, l’une des plus belles de l’univers pop reste celle du “double album blanc” des Beatles, “The Beatles”, publié à la fin de 1968, et signée par Richard Hamilton, maître du Pop art anglais.

L’émergence de la pop et son histoire ont beaucoup à voir avec la “culture de masse”. Avant même d’être un produit de consommation, la chanson pop, à travers ses courants les plus commerciaux, est l’un des enjeux de l’industrie du disque. Sa diffusion à grande échelle ne peut pas exister sans la radio ni la télévision ; elle a besoin aussi pour pénétrer dans les foyers et dans la vie de ses auditeurs des supports que sont successivement le disque, la cassette et le compact disc, sans oublier le fichier numérique aujourd’hui ; enfin, elle entretient avec la mode, le cinéma et éventuellement l’actualité des liens objectifs qui sont davantage des mariages de raison que d’amour.

La musique de masse et la nouvelle écoute contribuent, avec le sport et le cinéma, à rendre impossible tout arrachement à l’infantilisation générale des mentalités.

Theodor W. Adorno, sociologue et musicologue allemand né à Francfort en 1903 et mort à Viège (Suisse) en 1969.

Le chercheur et sociologue anglais Simon Frith, dans un article publié en 2001, explique que les termes rock et pop ont commencé à être opposés l’un à l’autre à partir de 1967, le premier signifiant quelque chose d’“authentique” et décrivant “une expansion des possibilités de la musique populaire”, alors que la pop se rapporte à quelque chose de plus “commercial et accessible”. Il fait aussi la proposition que “le rock est un art et la pop davantage une entreprise commerciale qui est produite et emballée de façon très professionnelle”.

5 - De la pop music à la pop “globale”



La distinction entre les deux significations du mot pop, celle qui l'assimile à un phénomène global (pour le dire vite, la variété) et celle qui identifie une esthétique singulière, s'opère en parallèle des profondes mutations que connaît alors l'industrie de la musique : évolution des supports, développement du marché du 45 tours ou “single”, établissement du 33 tours comme mètre-étalon de la productivité et de la créativité des artistes (l'“album”), apparition de la musique nomade qui connaît, principalement avec la cassette et jusqu'aux fichiers numériques d'aujourd'hui, le succès que l'on sait.

Les médias, bien sûr, presse, radio et télévision, sont un autre rouage essentiel de cet environnement où le commerce et la culture s'entremêlent. Au-delà de l'information qu'ils génèrent, ils contribuent aussi à façonner les goûts du public.

S'il est clair que l'“américanisation” du monde a commencé dès les années trente, elle s'est poursuivie avec la pop “internationale” qui a succédé aux crooners et aux prophètes du rock'n'roll, et aux étoiles du rhythm'n'blues comme Otis Redding ou Aretha Franklin. Elle a même servi de relais à un grand courant comme la pop latine ou “latin pop” et cela très tôt, voir Ritchie Valens qui était d'origine mexico-indienne et qui dès 1959 obtenait un hit qui devait devenir mondial, “La bamba”...

Avec des chanteurs à l'audience planétaire, comme Michael Jackson qui a été sacré “king of pop” (“le roi de la pop”), même si ses origines sont le rhythm'n'blues et la soul, et Madonna qui a été désignée “queen of pop” (“la reine de la pop”), cette musique “globale” est devenue le principal courant des musiques populaires mondiales, alimentant avec la même poignée de chansons toutes les radios musicales généralistes de tous les continents. Et il ne fait aucun doute que ces “golds”, comme on les appelle dans le jargon radiophonique, et qui couvrent pour leur plus grande partie les années 1965 à 1985, participent à une sorte de nivellement du son planétaire où on trouve aussi quelques groupes anglais (les Beatles, les Rolling Stones, Supertramp) et plus rarement des artistes d'autres continents, Bob Marley étant une exception notoire. On notera d'ailleurs que ce sont toujours les mêmes titres de ces groupes ou chanteurs que l'on entend, alors que leurs discographies à tous sont tellement plus riches.

Le cas de Supertramp est intéressant. Groupe issu du creuset progressif du rock anglais, la musique qu'ils font à leur débuts est plutôt recherchée et inventive, et ne semble pas s'orienter vers une audience planétaire de grand calibre. Avec “Crime Of The Century”, paru en 1974, ils changent d'orientation et leur notoriété va aller en augmentant jusqu'à l'impressionnant succès mondial de “Breakfast in America” en 1979. Ce dernier album est objectivement un manifeste pop imparable, avec une succession de chansons qui semblent formatées pour les stations de radio commerciales qui font la loi.

Comparons leur itinéraire avec celui d'un autre groupe né à la même époque (la fin des années soixante) et qui vient lui aussi de cette scène progressive anglaise. Caravan, qui incarne l'école dite “de Canterbury”, et qui à ses débuts a à sa tête les deux chanteurs Pye Hasyings et Richard Sinclair, le premier guitariste et le second bassiste, aurait pu connaître un destin similaire avec ses mélodies élégantes et ses enchaînements tout aussi efficaces, voir leur album “In The Land Of The Grey And Pink” (1971) qui reste une référence dans la pop “british” raffinée. Seulement voilà, tout un ensemble de facteurs (musicaux sans doute mais également stratégiques, sans oublier de nombreux changements de personnel, des problèmes de maisons de disques, peut-être des questions d'ambition et tout simplement la chance) ont fait que Supertramp est devenu une grosse machine internationale et que Caravan est resté à jamais un groupe culte.

De multiples comparaisons du même ordre peuvent être faites, en mettant dans la première catégorie, toutes époques confondues, America, Genesis, Cheap

En France, le terme “variété” peut être l'équivalent du sens le plus large du mot pop outre-Atlantique. Des chanteurs comme Christophe Mae, qui a intégré la couleur du reggae, Calogero ou même un Florent Pagny, évoluent dans un univers qui est certes celui de la chanson, mais qui, par son côté populaire, s'assimile justement aussi aux variétés. Ce n'est pas le cas d'Étienne Daho, qui, par sa filiation affirmée avec la scène anglaise des années quatre-vingt, revendique une culture pop et, même s'il fait finalement des chansons et s'il a lui aussi flirté avec la “variété”, est avant tout perçu comme un chanteur pop.

Trick, Electric Light Orchestra, Elton John, et dans la seconde The Hollies, Manfred Mann, King Crimson, Gong, Kevin Ayers, Elvis Costello, certains (David Bowie, Pink Floyd) étant résolument plus difficiles à classer que d'autres... Au-delà des questions de créativité, de recherche instrumentale et d'arrangements plus ou moins élaborés, la pop (avec son environnement) aurait donc elle-même généré une fracture entre une musique populaire conçue délibérément pour le très grand public et une autre musique davantage réservée aux initiés. La première n'est pas forcément inintéressante, la seconde peut potentiellement plaire aussi au plus grand nombre, et dans chacune des deux il peut y avoir de la qualité, et même aussi une touche plus ou moins importante de cette "couleur pop" héritée de l'ébullition des années soixante.

Mais cette dualité sera de surcroît brouillée par plusieurs phénomènes, comme par exemple les classiques du rock que se réapproprient des artistes internationaux, voir "Light My Fire" des Doors repris par Shirley Bassey ou "You Can't Hurry Love" des Supremes revu par Phil Collins. Ou encore les stars oubliées, telles Nancy Sinatra ou Lee Hazlewood, qui sont redécouvertes et deviennent sur le tard des icônes pour les jeunes générations branchées et tous ceux qui sont à la recherche de kitsch et de vintage...

Et puis, au fil des années et aussi des modes, la pop s'enrichira (emprunts, citations, désir de renouvellement, volonté d'élargir un public...) d'autres styles tels la soul (de Sade à Asa), le jazz (de Joe Jackson à Sting), l'électro (de Frankie Goes To Hollywood à Air), la "dance" (de Bananarama à Britney Spears) et le rap (de Will Smith à Madonna). La pop nourrira aussi ces autres esthétiques, il suffit d'écouter pour s'en convaincre la soul pop de George Benson (son tube "Give Me The Night" recycle le modèle de la pop pour les discothèques du monde entier), les chansons jazz d'une Norah Jones, les réalisations électro-pop d'un Étienne de Crécy ou le rap d'un Wiz Khalifa.

Enfin, la pop "globale" qui englobe de plus en plus la notion de "variété internationale" comprend aussi tout l'ensemble des scènes nationales dont certains représentants seulement connaissent la notoriété au-delà de leurs frontières. Et des pays comme la France ou la Suède sont aussi pourvoyeurs de nombre de créations pop moderne qui font le tour du monde, plus orientées "électro" pour les premiers (du mouvement "French touch" jusqu'à The Shoes), plus populaires pour les seconds (d'ABBA aux Cardigans en passant par des équipes, auteurs-compositeurs et producteurs, qui écrivent pour des stars comme Jennifer Lopez). En terme de scènes régionales, on parlera aussi d'afro-pop (la pop africaine), d'Asian pop (la pop des pays d'Asie), et quelquefois d'"Eastern pop" ou d'Oriental pop", des expressions qui font référence aux pays de l'Est et d'Orient.

La dimension commerciale de la "pop music" qui se transforme parfois en véritable avidité (la mode des tubes de tous les styles revitaminés aux boîtes à rythmes), le "global" et le national, la notion de talent - qui n'est ni uniforme ni infini -, les évolutions des musiciens (un même groupe peut être pop pendant une seule partie de sa carrière comme Pink Floyd à ses débuts, voire produire un morceau pop au fil d'un itinéraire qui est plus rock ou plus "mainstream", comme "All I Wanna Do", impeccable chanson pop qui lança la carrière de Sheryl Crow), voilà autant de paramètres qui ne rendent décidément pas facile l'appréciation objective de la pop sous ses deux formes. On peut tout de même proposer un postulat : tandis que la pop grand public serait l'équivalent du prêt-à-porter, le courant pop "spécialisé", serait quant à lui plus proche de la haute couture.

Au Japon, le terme "J-pop", contraction de "Japanese pop", regroupe depuis les années 1990 tout ce qui n'est ni de la musique classique ni de la musique traditionnelle. On y trouve pêle-mêle du rock, du rap, de la pop "pure" et même de la techno, la condition étant que tout soit "made in Japan", par opposition à ce qui est "international", principalement en provenance d'Angleterre et des Etats-Unis. Mais bien entendu, l'"autre scène japonaise "pop" existe aussi (voir chapitre 6.2). Ce mode de classement se retrouve d'ailleurs dans nombre de grands pays comme le Brésil, et même en France où l'on trouve souvent des appellations sommaires "France" et "international" qui sont les descendantes de "V.F. "pour "variétés françaises" et V.I. pour "variétés internationales".

6 - Evolution et richesse de la pop



Ou comment la pop, et cela dès les premières années de son existence, a évolué, s'est diversifiée et s'est renouvelée, jusqu'à devenir une musique plurielle, composée de multiples courants.

6.1 - L'Angleterre au coeur de l'esthétique pop

Dopée par le succès originel des Beatles qui ont véritablement fait faire un pas de géant au son de la musique populaire de leur époque (pour bien le comprendre

il faut écouter successivement les albums "A Hard Day's Night", "Help !" et "Rubber Soul", enregistrés respectivement en moins de deux ans, début 1964, début et fin 65), l'histoire de la pop anglaise est une véritable épopée puisqu'elle a traversé toutes les époques et toutes les modes. Ses origines remontent à la fameuse "British invasion" des groupes anglais aux États-Unis (Beatles en tête bien sûr mais aussi les Rolling Stones, les Kinks, les Who, les Animals et aussi les Zombies, les Herman's Hermits, le Dave Clark Five et quelques autres) au milieu des années soixante. Elle a épousé le parcours des "trente glorieuses" du rock, ces trois décennies que furent les sixties, les seventies et les eighties et dont nous avons déjà parlé (voir à la fin de ce dossier), puis elle a perduré jusqu'à aujourd'hui.

C'est en 1964 que la B.B.C. lance son émission hebdomadaire "Top of the Pops", qui, jusqu'en 2006, accueillera chaque semaine les groupes et les artistes les mieux placés dans les "charts" (classements ou hit-parades) de la musique populaire anglaise. On y verra défiler les stars du rock, de la soul, du hard rock, et de la pop, ou plutôt des... deux "pop".

La période du "swinging London" et son effervescence, de 1965 à 1968, lui donne ses premières fulgurances sur fonds de psychédéisme (notons la courte période pop des Rolling Stones avec leur album "Their Satanic Majesties Request", en 1967, et les débuts de Pink Floyd et de Soft Machine), l'apparition de nouvelles voix comme Marianne Faithfull, sans oublier les débuts du courant "blue eyed soul" (littéralement : "la soul aux yeux bleus") qu'incarne magistralement la chanteuse Dusty Springfield) avec son album "Dusty In Memphis" de 1969.

Pendant les années soixante-dix, tandis que la pop passe aussi par les excentricités de David Bowie et les chansons d'Elton John qui touchent le très grand public, le genre trouve aussi ses lettres de noblesse aux frontières du rock progressif (Caravan, mais aussi Kevin Ayers et Hatfield & The North qui poussera très loin une certaine sophistication pop britannique) et dans le rock "arty" à travers l'avènement de Roxy Music avec leur chanteur Bryan Ferry. "Roxy Music a élargi le territoire de la pop à la mode, l'histoire, le style et le glamour façon Hollywood. D'une certaine façon, ils ont été le premier groupe pop moderne", raconte le graphiste Peter Saville, qui a notamment réalisé la pochette de leur album "Flesh + Blood".

La fin de la même décennie, alors que la vague punk bat son plein, voit l'avènement du groupe XTC (prononcez "ecstasy" comme "extase"), une formation qui se distingue par sa formule pop à la fois inspirée des Beatles et intelligemment revitalisée par un esprit à la fois malicieux et ambitieux – réécoutons leur morceau emblématique "Making Plans For Nigel". L'époque est aux propositions originales, on découvre aussi le chanteur Joe Jackson qui se montrera plus tard influencé par le jazz et la musique classique même si ses débuts sont très rock, et le groupe Magazine que Howard Devoto oriente vers une pop élégante et racée.

L "indie pop", abréviation de "pop indépendante", est le complément pop naturel de l "indie rock" qui est propulsé par la vogue des labels indépendants des années quatre-vingt. On y trouve des groupes qui vont durablement marquer la pop anglaise comme les Smiths et ses deux têtes pensantes le chanteur

En 2010, le mensuel anglais Mojo offrait à ses lecteurs un CD intitulé "Dream Pop" dans lequel figuraient les groupes suivants : Cluster and Eno, Sigur Rós, School Of Seven Bells, Sweet Billy Pilgrim, Cocteau Twins, Galaxie 500, Felt, Panda Bear, Beach House, The Ruby Suns, Lawrence Arabia, Mercury Rev, The Cinematic Orchestra. Avec des morceaux couvrant les décennies 1970 à 1990, il s'agissait assurément d'un florilège éclectique et particulièrement représentatif de ce courant lui-même multiforme.

La pop est l'un des plus beaux bijoux de la couronne britannique, elle reste encore aujourd'hui l'une de ses industries les plus florissantes à travers son développement local et son exportation, et un terrain toujours fertile d'expérimentations et de batailles.

Christophe Conte, journaliste aux "Inrockuptibles".

Morrissey et le guitariste Johnny Marr, et Prefab Sprout qui est emmené par le chanteur et guitariste Paddy McAloon qui s'avère un compositeur hors-pair. Une foule de créateurs s'y rattache, parmi laquelle il faut citer deux groupes de Liverpool, les La's et leurs chansons pop parfaites qui viennent en droite ligne des Kinks, et les Boo Radleys et leurs morceaux très audacieux, et une poignée de chanteurs auteurs-compositeurs "étrangers", dont le Français Louis Philippe à l'écriture précieuse et le Nord-Irlandais Neil Hannon et son projet The Divine Comedy qui met en valeur ses talents de multi-instrumentiste et d'adepte d'une pop raffinée qui fait souvent appel à des orchestrations recherchées.

C'est dans les mêmes années que l'électro-pop voit le jour, à travers des groupes comme Depeche Mode, Erasure, Art Of Noise, sans oublier le duo Pet Shop Boys qui, dans un sublime hommage à la pop des sixties, remettra en 1987 Dusty Springfield sur le devant de la scène avec le luxuriant "What have I done to deserve this ?". Ce courant pop à base d'électronique couvre un large spectre, puisque des groupes comme Human League et Orchestral Manœuvres In The Dark (ou O.M.D.), tout en cultivant l'expérimentation, ont connu de très grands succès dès l'aube des années quatre-vingt avec des titres comme "Enola Gay" (1980), pour les premiers et "Don't You Want Me" (1981) pour les seconds, ce dernier morceau bénéficiant d'ailleurs de plusieurs remixes (c'est l'époque des maxi 45 tours ou "singles twelve inch") qui ont contribué à faire pénétrer la pop sur les pistes de danse. Un autre groupe pionnier, New Order, qualifié de "chaînon manquant entre les années punk et postpunk et l'ère de la dance et de la musique électronique" par John Robb dans son livre clef sur Manchester (voir chapitre 10, "Repères bibliographiques"), saura profiter de ce format avec son morceau "Blue Monday" (1983).

Quant à la "britpop", apparue au milieu des années quatre-vingt-dix, elle descend en ligne directe de la pop de Liverpool du début des années soixante ou "Merseybeat" (du nom du fleuve Mersey qui baigne la ville) et dont le groupe phare fut bien sûr les Beatles, mais elle porte aussi en elle la rage héritée du mouvement "mod" et l'inventivité de l'"indie pop". Elle remet la guitare et la voix au cœur du discours pop et ses principaux ambassadeurs sont Blur et Oasis, deux groupes qui cultivent leur rivalité avec l'aide des médias comme trente ans plus tôt les Beatles et les Rolling Stones mais avec une certaine hargne en plus. Oasis, qui est plus rock, laissera à la musique anglaise une pop accrocheuse remplie de chansons fortes, tandis que Blur, qui est toujours à priori en activité quoique par intermittence vu tous les autres projets de son leader Damon Albarn, représente une sorte d'aristocratie de la pop, avec des thèmes inventifs et une tendance à l'expérimentation. Mais à côté de ces deux "monstres", il existe une foule de formations qui incarnent chacun une pièce du puzzle de la "britpop" ; citons Pulp avec Jarvis Cocker qui est un groupe précurseur, Suede, Echobelly, Muse, Travis, Coldplay...

Il faudrait aussi parler de pop baroque et évoquer notamment Talk Talk et Mark Hollis, raconter la "dream pop" qui flirte avec l'"ambient" et passe par les envolées des Cocteau Twins, parler du "shoegazing" au son plus agressif qui en est issu avec comme chefs de file les Anglais de Lush et les Irlandais de My Bloody Valentine. Aujourd'hui, la pop anglaise évolue dans un spectre esthétique extrêmement large qui va de Lily Allen et ses tubes en série aux refrains syncopés jusqu'aux productions de l'Anglais Nathan Fake qui intègrent des coloris psychédéliques, avec des ramifications qui incluent les chansons introspectives de PJ Harvey et le rock aventureux de Radiohead.

6.2 - Un foisonnement mondial

Le second pays de naissance de la pop music, les États-Unis, s'est davantage fait remarquer par les grosses locomotives de la pop internationale que par sa culture pop ouvragée. Il y a bien sûr quelques exceptions, comme les Talking Heads, à la jonction des décennies soixante-dix et quatre-vingt, qui font brillamment rentrer leur rock à tendance "arty" dans un format pop qu'ils se

Si la pop est devenue une telle évidence au Royaume Uni et si elle est si riche, cela vient aussi de deux facteurs :

- une logique industrielle qui pousse les labels, majors et indépendants, à produire sans cesse des nouveautés pour alimenter le marché, nourrir les médias, et maintenir tel ou tel groupe ou artiste exposé face à la concurrence ;
- la musique populaire, rock, pop ou autre, n'y est pas considérée comme un "sous-genre" mais comme une musique à part entière. Par exemple, la formation des professeurs des écoles de musique y est plus large et surtout moins exclusive que dans un pays comme la France où la musique classique occupe toujours une place dominante et où les musiques dites "actuelles" sont parfois regardées avec condescendance. Autre exemple symbolique : George Martin qui fut le producteur des Beatles et un élément central dans la mise au point de leur "son" possédait une solide formation classique et avait réalisé nombre d'enregistrements de musique classique avant de travailler avec eux.

plaisent d'ailleurs à modeler à leur guise, d'une formule incisive ("Psycho Killer" en 1977) à un modèle afro-funk (l'album "Remain In Light" de 1980). Ou bien Beck, qui, s'il n'est pas exclusivement pop, en a compris la recette et sait l'utiliser, pour lui ou par exemple lorsqu'il produit l'album "IRM" de Charlotte Gainsbourg (2009).

Plusieurs ensembles américains ont aussi marqué les territoires frontaliers de la pop, comme Low et Mazzy Star dans le domaine de la "dream pop", ou se sont fait un plaisir de la détourner, tels Devo et les Residents, jusqu'à la concasser et la rendre méconnaissable...

Sur ce terrain, le Japon n'est pas en reste. Tandis que le Yellow Magic Orchestra donne sa vision de l'électro-pop dès la fin des années soixante-dix et tout au long de la décennie suivante, la pop d'avant-garde ou "avant-pop" y connaît l'une de ses plus grandes réussites avec Pizzicato Five, un ensemble en activité du milieu des années quatre-vingt jusqu'à l'aube du nouveau siècle et dont la spécialité était des morceaux très influencés par les sixties, truffés de bruitages et d'électronique.

Il est bien sûr impossible de lister ici tous les pays qui possèdent des scènes pop dignes d'intérêt. Elles existent pourtant sur tous les continents, des antipodes (la scène australienne, avec notamment les deux formations successives du chanteur et guitariste Neil Finn avec ou sans son frère pianiste Tim, Split Enz et Crowded House) jusqu'à la Scandinavie, ou un groupe comme Röyksopp en Norvège a su reprendre à son compte pour la faire sienne le côté de plus lumineux de la pop électronique.

Depuis l'Allemagne et son studio de Düsseldorf, Kraftwerk domine ce genre, l'ayant fait évoluer vers une technopop radicale "tout électronique", et poursuivant avec succès la quête de la "chanson pop parfaite pour les tribus du village global", comme le dit son leader Ralf Hütter.

En France aussi, le meilleur de la pop rime avec les machines, grâce au talent de créateurs qui sont souvent autant connus en dehors de l'hexagone que chez eux, voire plus. C'est le cas de M83, entre électro, pop à guitares et "shoegazing", qui bénéficie dans les années 2000 de la vogue de la "French touch" dix ans plus tôt, tant il est vrai que certains de ses créateurs, comme Dimitri from Paris, Air et même Daft Punk, connaissent toutes les ficelles de la pop.

Pas très loin d'eux, on trouve un groupe comme Tahiti 80, très populaire au Japon, Rubin Steiner qui a une formation de deejay et manie la pop au même titre que le jazz et les expérimentations électroniques, et PacoVolume, adepte d'une pop moderne qui intègre des éléments rock et noisy. Aujourd'hui, autant lui que Lescop, héritier d'Étienne Daho et de Taxi Girl avec ses complaints à la fois aguichantes et sombres comme "La forêt" et "Tokyo la nuit", portent le flambeau de la pop à la française.

Le terme "power pop" sert à qualifier une pop qui tend vers le rock mais qui reste axée sur un art de la mélodie. Le terme a été inventé par Pete Townshend le leader des Who en 1967. Parmi les tenants du genre on trouve les Small Faces, les Jam, les Buzzcocks. Aujourd'hui, un groupe comme les Suédois de The Hives peut notamment s'en revendiquer.

7 - La “pop song” : un instantané de son époque



Malgré les fantasmes de certains producteurs, la “fabrication” de la chanson pop parfaite ne peut pas se mettre en équation, et même s’il existe des structures harmoniques très exploitées (le fameux enchaînement mi majeur / si majeur / do mineur / la majeur), et il y a là sans doute une piste vers une ligne de partage possible entre les deux branches de la pop, aucun ordinateur ou robot ne serait capable de produire des “tubes” pop à la chaîne.

Par contre, sa confection obéit à des règles, qui se retrouvent dans toutes celles qui sont réussies :

- une accessibilité qui tend vers une certaine “universalité” et qui fait que la chanson peut parler au plus grand nombre – on dit souvent qu’une bonne chanson pop peut facilement se siffloter dans la rue ou se chanter sous la douche ;
- un côté insouciant qui n’empêche pas des arrangements parfois sophistiqués ;
- un “son”, qui évolue bien sûr avec les modes et les années ;
- une séduction qui passe par une évidence mélodique, le profil entêtant du refrain, et qui doit se répercuter de façon quasi-instantanée chez l’auditeur réceptif (qui n’a pas un jour ou l’autre écouté jusqu’à des dizaines de fois telle ou telle chanson, parfois jusqu’à en être hypnotisé... ?) ;
- une familiarité qui va se développer à chaque écoute ;
- un aspect éphémère, presque “kleenex” (on parle aussi de pop qui se savourerait comme un bonbon, de “pop bubblegum”, de pop “acidulée”...).

Et paradoxalement, tous ces éléments font de la chanson pop réussie quelque chose... d’éternel, un petit bout du temps qui passe qui va se réécouter avec de l’intérêt, de la nostalgie, et s’apprécier de la même manière que l’on retourne revoir tel tableau qui vous a marqué ou que l’on relit les pages d’un livre qui a été important.

Mais dans la pop, il n’y a pas que la musique. Le texte, lui aussi, peut raconter le quotidien ou porter un message. La chanson pop capture un moment, et c’est aussi ce qui lui donne de la valeur, qui en fait quelque chose d’à la fois personnel et destiné à notre mémoire collective.

Pour nous Français, la compréhension des textes anglais est souvent un problème. On peut comprendre facilement le talent qu’avait un Gainsbourg pour s’imprégner de son époque (“L’appareil à sous”, “Le poinçonneur des Lilas”, ses emprunts à la culture de la bande dessinée, etc.) mais il est plus ardu de pénétrer dans les arcanes des auteurs étrangers et notamment des Anglais.

Certains sont aussi de véritables mémorialistes. Ray Davies avec les Kinks, dans leur album “Something Else” (1967), parle des habitudes routinières de l’Angleterre (“Afternoon Tea” qui raconte le “thé de l’après-midi”, une institution...), mais il pointe aussi du doigt des attitudes sociales qui sont violemment stigmatisées, comme celle de la belle-mère éternellement insatisfaite et vampirique qui mène sa famille à la ruine (“Situation Vacant”).

“Écrire pop”, c’est aussi un esprit, une vision de la vie qui passe par un choix de références et une certaine théâtralisation. Bryan Ferry, dans “Virginia Plain” (1972), parle par exemple de Baby Jane Holzer, une évocation qui renvoie à l’univers d’Andy Warhol et au Pop art.

Cela peut aussi être politique. Les Jam, issus du punk, publient en 1980 le single “Going Underground” qui parle des années noires de l’Angleterre de Margaret Thatcher. Ils oscillent entre rock et pop et Paul Weller possède une plume acérée : “I don’t get what this society wants” (“Je ne comprends pas ce que veut cette société”), écrit-il en détaillant pourquoi et en passant en revue les politiciens, leurs mensonges qui vous “lessivent” et leurs promesses qui “rouillent”...

Le casting musical de la cérémonie d’ouverture des Jeux Olympiques de Londres, le 12 août 2012, fut éloquent. Avec Elton John, les Pet Shop Boys, les Spice Girls, Paul McCartney, les Arctic Monkeys, Madness, Fatboy Slim, Muse, George Michael, Queen et quelques autres, il ne fait pas que réunir la pop “mainstream” et quelques électrons libres de la culture rock, il prouve qu’en Angleterre la pop, au sens large du terme – mais peut-être faudrait-il dire dans sa double appellation – est une vraie culture.

Pour les Smiths, avec Morrissey qui est leur penseur et chanteur, le sens des mots est important. Il fait référence dans "Panic" (1986) aux émeutes qui ravagent Londres et Birmingham, et s'en prend aux autres musiques du moment : "Burn down the disco / Hang the blessed deejay / Because the music that they constantly play / It says nothing to me about my life", autrement dit : "Brûlez le disco / Pendez les deejays bénis / Car la musique qu'ils n'arrêtent pas de jouer / Ne me dit rien sur ma propre vie". C'est clair, la musique n'est pas qu'une distraction, elle doit aussi être en phase avec le quotidien.

Un constat que partage Andy Partridge de XTC, avec ses chansons pop ouvragées et néanmoins ciblées qui paraissent en 1980 sur l'album "Black Sea" : "General And Majors" est clairement antimilitariste, "Respectable Street" est une satire de la bourgeoisie britannique bien-pensante, tandis que "Living Through Another Cuba" met l'accent sur la stratégie hypocrite des grands blocs.

Les groupes de la "britpop" iront moins sur ce terrain, et quand ils le feront ce sera avec un certain dédain mêlé de résignation face à la déception provoquée par la politique menée par Tony Blair, ainsi qu'en atteste le bouillonnant "Cocaine Socialism" de Pulp en 1998.

Chroniqueurs de la vie, les auteurs pop prennent des postures, parlent de leurs histoires d'amour, mettent en mots leur désordre intérieur, mais ils savent aussi écouter, regarder, sont parfois un peu philosophes et transcrivent leur vision dans leur art. Un refrain, des couplets, une couleur musicale, et nous voilà immergés dans un micro-univers, reflet d'une époque et miroir d'un peu de nous-mêmes.

En guise de conclusion après ce vaste panorama, nous pouvons esquisser quelques pistes de réflexion.

D'abord, il ne fait aucun doute qu'il y a plusieurs "pop" qui se trouvent au cœur de bien des itinéraires. Nous en avons abordé deux définitions principales, pas forcément opposées l'une à l'autre d'ailleurs. La première met l'accent sur le caractère populaire et commercial de la musique concernée et peut donc placer sous l'étiquette "pop" des artistes qui revendiquent une culture musicale et des influences diverses (soul, rock, jazz, rap, r'n'b,... ou plusieurs à la fois). La seconde caractérise une esthétique, une écriture textuelle et mélodique, un style spécifiques, différents de ceux des autres genres musicaux même s'ils n'y sont pas imperméables et qu'ils ne rechignent pas au croisement...

Sous son premier aspect de "format commercial", il serait vain de réduire la pop à un produit destiné au marketing et à la consommation. Elle est en réalité bien plus riche que cela et elle recèle bien des réussites et nombre de trésors cachés.

En tant qu'esthétique à part entière, elle peut se comparer à un large éventail de styles, où se nichent des musiques simples, a priori faciles, et d'autres qui sont audacieuses et recherchées, avec tous les degrés intermédiaires...

La composition et l'écriture qui sont les bases de la pop se conjuguent avec une multitude d'orientations (la volonté de succès - qui n'est pas toujours au rendez-vous -, une volonté de capturer le quotidien, une attitude qui va de la candeur à la malice) et plusieurs facteurs aussi qui vont de l'ambition et de la compétition commerciale jusqu'à l'accélération des communications et la mondialisation.

On peut avancer qu'il y aurait des cercles concentriques avec toutes les "pop" qui existent, avec au centre une pop de base qui en serait le dénominateur commun, et à ses extrémités une myriade de styles "pop" qui auraient chacun subi des interactions, modifications et autres mutations, de la chanson pop à la pop hip-hop, de la pop alternative à la pop... inclassable.

Quoi de commun entre les vétérans de la pop comme Paul McCartney, ceux qui changent d'orientation (les Californiens de Green Day qui sont passés du punk à un rock pop), les nouveaux groupes "pop" que l'on voit dans les grands festivals type "Rock en Seine" (The Bewitched Hands qui appartiennent à la nouvelle scène de Reims), un auteur-compositeur français comme Edward Barrow qui sculpte une magnifique pop mélodique et un rien onirique qui enveloppe sa voix délicate ? Entre les Anglais de Metronomy qui semblent réinventer le genre, leur compatriote Jessie Ware qui représente l'axe soul pop et les Américains aventureux de Dirty Projectors, et les artists du label californien Anticon qui est résolument plus "pop hip hop" que "hip hop pop"... ? Une chose et une seule : leur présence active sur le gigantesque échiquier de la pop.

Les adversaires de la pop, qui sont en général les amateurs de rock "pur et dur", lui reprochent souvent son côté lissé, sa couleur sonore sans aspérités, et certainement aussi le fait qu'elle se soit plus rapidement intégrée dans la culture moyenne du grand public. Ils pensent aussi que la pop n'est pas rebelle et que, contrairement au rock, elle ne cherche pas à combattre l'establishment. Enfin, ils ont tendance, aussi, à plus ou moins volontairement assimiler jusqu'à les confondre les deux versants de la pop, le très commercial et le plus sophistiqué, dont l'addition en fait le son dominant à l'opposé du rock qui reste souvent moins accepté.

Les musiciens pop sont à ce point fascinés par les racines de cette esthétique qu'ils ont travaillé avec certains de ses représentants. C'est ainsi qu'en 1989, les Anglais Neil Tennant et Chris Lowe (les Pet Shop Boys), qui avaient déjà repris l'année précédente le fameux "Always In Mind" créé par Brenda Lee et popularisé par Elvis Presley, et travaillé avec Dusty Springfield en 1987, produisent en 1989 l'album de Liza Minelli "Results", mariage réussi entre la "grande variété" américaine et la pop anglaise à tendance électro.

En conclusion de ce dossier, on peut aussi avancer que la pop, et cela comprend les deux courants qui la composent, est avant tout une musique blanche. On trouve bien sûr des exceptions, du Ray Charles chanteur de charme des dernières années (pour la pop "grand public") à Kenna et son tube imparable "Say Goodbye To Love" en 2007 (pour la pop en tant qu'esthétique), mais il n'empêche, la plupart des grands créateurs pop, et cela s'explique par les racines du genre (voir le chapitre 2), sont effectivement des artistes blancs.



Spontanéité, véritable jubilation de jouer, efficacité, avec une vision esthétique très prononcée qui passe aussi par la “dream pop” et une certaine mélancolie, voilà quelques clefs de l’univers de Pégase, le projet de Raphaël d’Hervez, déjà croisé dans Minitel Rose. Accompagné sur scène de quatre musiciens, sa musique symbolise aussi la collision des univers pop et électro. De la même façon qu’un groupe comme Pulp a pu marier sa “brit pop” avec des sons machiniques, Pégase utilise l’électronique pour habiller ses mélodies d’un groove aérien et forger ainsi une pop aux accents minimalistes, ce qui lui confère une puissance discrète et d’autant plus accrocheuse.

On a écrit sur eux que leur son est “érotique”, que leur univers est “doux amer et sophistiqué”, et que leur chanteur est “aussi à l’aise dans les registres hauts perchés d’un post-italo disco que dans les mediums crooners chers à Lloyd Cole”... Autant de compliments qui sonnent comme des invitations à découvrir, l’univers de Pégase ; les méandres de leur pop habile révèlent une grande intelligence et provoquent chez l’auditeur plaisir et fascination, deux des règles d’or de la pop.

<http://soundcloud.com/pegase>
<http://pegase.bandcamp.com/>

Pégase est un enfant fragile, aux yeux pâles, mais dont la force du coup de sabot fait jaillir une larme, un sourire, un savant déhanché.

Extrait du texte de présentation du groupe.

Une introduction idéale pour ce monde doux-amer et sophistiqué, qui devrait vite rendre chèvre la mondiale des blogs.

Les Inrockuptibles

Une étoile est née.
Magic!

10 - Repères bibliographiques

Cette bibliographie est sélective et ne contient que des ouvrages édités en France.



Theodor W. Adorno et Max Horkheimer: *La production industrielle de biens culturels. Raison et mystification des masses*, in *La dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Gallimard, 1973

Jean-Philippe Blondel : *Juke-Box*, Robert Laffont / Pocket, 2006

Florent Mazzoleni : *L'Odysée du rock, 1954 - 2004*, Éditions Hors Collection, 2004

Emmanuel Poncet : *Éloge des tubes, de Maurice Ravel à David Guetta*, Nil, 2012

Barry Miles : *Ici Londres ! / Une histoire de l'underground londonien depuis 1945*, Éditions Payot / Rivages Rouge, 2012

Christophe Quillien : *Génération "Rock & Folk" / 40 ans de culture rock*, Flammarion, 2006

John Robb : *Manchester Music City 1976-1996*, Éditions Payot / Rivages Rouge, 2010

OUVRAGES COLLECTIFS

Sous la direction de Mishka Assayas : *Dictionnaire du rock*, Robert Laffont, collection Bouquins, 2002

Sous la direction de Yves Marc Ajchenbaum : *Les tubes de l'été*, Éditions J'AI Lu / Le Monde, collection Libro, 2006

À la fin des sixties, la pop passa du monochrome à la couleur. Le psychédéisme était partout, et il y avait de la magie dans l'air...

John Robb, journaliste et écrivain anglais, auteur de "Manchester Music City 1976-1996", né à Fleetwood en 1961.

Dans son numéro du 25 août 2011, l'hebdomadaire "Courrier International" proposait un dossier intitulé "La pop française vue de l'étranger" où les deux artistes phares étaient Charlotte Gainsbourg, Zaz, Yelle, Housse de Racket et David Guetta.

11 - Repères discographiques



Lorsque deux dates apparaissent, celle qui suit le titre de l'album est celle de l'enregistrement, celle qui suit le nom du label est celle de la dernière publication.

Kevin Ayers : *Joy Of A Toy* (1969), Harvest / E.M.I. Music, 2007

John Barry : anthologie *The Music Of John Barry*, C.B.S. / Sony Music, 2002 (import)

Edward Barrow : *The Black Tree*, Volvox, 2012

Beck : *Mutations*, Geffen / Universal Music, 2006

Burt Bacharach : anthologie double CD *The Look Of Love*, Rhino / Warner Music, 2001

The Beach Boys : *The "Smile" Sessions (1966-1967)*, Capitol / E.M.I. Music, 2011

The Beatles : *Revolver* (1966), E.M.I. Music, 2009

The Bewitched Hands : *Vampiric Way*, Jive – Epic / Sony Music, 2012

Blur : anthologie *Best Of*, Parlophone / E.M.I. Music, 2000

Caravan : *In The Land Of Grey And Pink* (1971), Decca, 2011 (import)

Étienne de Crécy : *Super Discount* (1998), V2 / Universal Music, 2007

Étienne Daho : *Pop Satori* (1986), E.M.I. MUSIC, 2006

Dirty Projectors : *Swing Lo Magellan*, Domino / P.I.A.S. France, 2012

The Divine Comedy : *Promenade* (1994), Setanta (import)

Nathan Fake : *Hard Islands*, Border Community, 2009 (import)

Serge Gainsbourg : *Histoire de Melody Nelson* (1971), réédition double CD et DVD, Mercury / Universal Music France, 2011

Tony Hatch : anthologie *Call Me / The Songs of Tony Hatch*, double CD Sequel – Castle / Sanctuary Records (import)

Joe Jackson : *Night And Day* (1982), A & M / Universal Music, 2009

The Kinks : *Something Else* (1967), Sanctuary / Universal, 2006

Metronomy : *The English Riviera*, Warner Music, 2011

Liza Minelli : *Results*, Epic / Sony Music, 1989

The Monkees : anthologie *The Definitive Monkees*, Rhino Records / Warner Music, 2004

New Order : *Get Ready*, London / Warner Music, 2001

Oasis : anthologie *Time Flies... 1984-2009*, Big Brother / E.M.I. Music, 2009

PacoVolume : *Massive Passive*, Discograph / harmonia mundi distribution, 2012

Même si leurs musiques n'étaient pas à priori pop et même souvent... anti-pop, plusieurs groupes ont intégré le terme "pop" dans les noms de leurs groupes : les Minny Pops à Amsterdam aux Pays Bas en 1978, The Pop Group à Bristol en Angleterre la même année, Anti Pop Consortium à New York aux Etats-Unis en 1997, le duo Cosmopop formé d'un Londonien et d'un Berlinoise en 2000, The Popopops à Rennes en France en 2007. On peut évoquer aussi la chorale des Poppys, ce groupe d'enfants issus des Petits Chanteurs d'Asnières né en 1970, et qui, notamment avec leur fameux "Non, non, rien n'a changé", labouraient le terrain d'une chanson très populaire en surfant sur un esprit de fraternité et de spiritualité.

D'autres ont utilisé le mot dans des titres de leurs morceaux. Gershon Kingsley avec son "Pop corn" (1969) qui devait devenir un tube instrumental planétaire trois ans plus tard dans sa reprise par Hot Butter ; XTC avec "This is pop" sur leur premier album, "White Music", en 1978 ; et, l'année suivante, M alias Robin Scott dans sa rengaine technoïde "Pop musik" et P.I.L. avec "Poptones" sur l'album "Metal Box".

Pet Shop Boys : *The Complete Singles* (1990), E.M.I. Music, 1991

Pink Floyd : *A Saucerful Of Secrets* (1960), E.M.I. Music, 1994

Pizzicato Five : *Made in U.S.A.*, Beggar's Banquet / Naïve, 2003

Prefab Sprout : anthologie *Let's Change The World With Music*, Sony Music, 2009

Michel Polnareff : anthologie double CD *Les Numéros 1 de Michel Polnareff*, Universal, 2011

Roxy Music : *For Your Pleasure* (1973), E.G. Records / E.M.I. Music, 2001

Frank Sinatra : *Sinatra At The Sands* (1966), Reprise / Warner Music, 2009

The Smiths : *The Queen Is Dead* (1986), W.E.A. / Warner Music, 1993

Split Enz : *True Colours* (1980), Universal Music, 2003 (import)

Dusty Springfield : *Dusty in Memphis* (1969), Rhino Records / Warner Music, 1999

Supertramp : *Breakfast In America* (1979), A & M / Universal Music, 2010

XTC : *Black Sea* (1980), Virgin / E.M.I. Music, 2002

The Zombies : anthologie double CD *Begin Here*, Repertoire, 2011 (import)

En 1986, Kraftwerk publiait le morceau manifeste "Technopop" sur leur album " Electric Cafe ", la même année où Étienne Daho sortait son album "Pop Satori" qui contenait les deux titres "Pop égérie O" et "Satori pop century". En 1992, c'était le tour du single "Popscene" de Blur, cinq ans avant que U2 ne sorte son album intitulé tout simplement "Pop", et en 2000, The Drugs leur premier single au titre emblématique "Pop Song".

Trois labels ont intégré le mot "pop" à leurs noms, Sub Pop fondé aux Etats-Unis en 1986 par Bruce Pavitt et Jonathan Poneman qui fut la maison de disques de Nirvana, Poptones Records (inspiré du titre de P.I.L.) lancé par Alan McGee en 1999 et Pop Noire qui est celui du Français Mathieu Peudupin alias Lescop. Enfin, Iggy Pop est le nom de scène de l'Américain James Newel Österberg et Pop Levi celui de l'Anglais Jonathan James Mark Levi.

12 - Quelques journaux spécialisés et sites Internet



Les Inrockuptibles, hebdomadaire
www.lesinrocks.com

Jukebox Magazine, mensuel
www.jukeboxmag.com

Vibrations, mensuel
www.vibrations.ch

Volume, la revue des musiques populaires
<http://www.volume.revues.org>

On peut également consulter sur le site du Jeu de l'Ouïe www.jeudelouie.com les dossiers d'accompagnement des conférences-concerts suivantes :

- *Les grandes familles des musiques actuelles : le rock*, par Pascal Bussy et Jérôme Rousseaux, le 20 juin 2007,

- *Les grandes familles des musiques actuelles : la chanson*, par Pascal Bussy et Jérôme Rousseaux, le 12 avril 2008

- *Décryptage du rock / 1 : Naissance et explosion du rock*, par Pascal Bussy, le 27 février 2010,

- *Décryptage du rock / 3 : 1960 – 1989 : Les trente glorieuses*, par Pascal Bussy, le 7 octobre 2010,

- *Décryptage du rock / 4 Le rock dans la société*, par Pascal Bussy, le 8 avril 2011.

- *Décryptage du rock / 5 : Le rock de 1990 à 2010*, par Pascal Bussy et Jérôme Rousseaux, le 18 juin 2011.

- *Décryptage du rock / 7 Mythologie du rock*, par Pascal Bussy et Jérôme Rousseaux, le 27 janvier 2012.